

Une histoire d'auto-exclusion *L'hiver de force* (1973)

Pierrette Boivin

Réjean Ducharme

Numéro 124, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65137ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, P. (2011). Compte rendu de [Une histoire d'auto-exclusion / *L'hiver de force* (1973)]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (124), 43–45.

plus de la révolte lucide et de l'indépendance de jadis. On plie, nous montre Mille Milles, on s'étend. Alors que Chateaugué est seule à s'enfoncer à force de porter le poids de l'enfance sur son dos. À force d'être la seule à vouloir tenir la promesse qu'ils se sont faite, elle et Mille Milles : celle de se « branle-basser » – pour ne pas dire de *se suicider*. Car vieillir, évidemment, serait la pire des défaites. « Je ne veux pas continuer car je ne veux pas finir fini. »

Quand on lit Ducharme enfant, si l'on n'est pas désespéré au point de vouloir mourir, on croit tout de même que la lucidité réside dans le fait de ne rien posséder et de n'être possédé par rien ni par personne. Est-ce une si grande trahison que de se réveiller un bon matin entouré de choses et d'être ? Qu'est-ce que cela peut bien changer au bout du compte ? À vingt ans, je vendais à L'échange *Le nez*

Chaque fois que nous entendons ce qu'infatigablement l'âme répète, tout en nous se masse, se serre, s'arc-boute et cherche avec fièvre, avec fureur, avec folie et avec désespoir à se catapulte hors de nos corps pareils à des sous-marins pleins d'eau. Quelque chose en nous est prisonnier et étouffe. Seul le branle-bas peut délivrer ce quelque chose d'attaché en nous qui souffre comme un aigle fixé par une patte dans le ciment d'un trottoir.

p. 164

qui voque pour un café. Mais j'étais déjà comme Mille Milles, corrompue par les rêves d'avenir, des semblants d'idéaux, même si je voulais ressembler à Chateaugué. **NB**

*Judy Quinn, poète et réviseure, collabore à *Nuit blanche* depuis une dizaine d'années. Elle est l'auteure de *L'émondé* (2008) et de *Six heures vingt* (2010), tous deux parus au Noroît.

Une histoire d'auto-exclusion *L'hiver de force* (1973)



Par
Pierrette Boivin*

L'hiver de force, Folio, 1984.

« **M**ille masses en mouvement, armées de micros, de typos, de photos, de labos se disputent notre petite idée et nous n'avons pour nous défendre que les moyens donnés aux solitaires médiocres, malsains, malpropres : l'anathème, les potins, les farces [...]. Car nous voulons absolument nous posséder nous-mêmes tout seuls. »

C'est ainsi que le couple d'André et Nicole Ferron exprime sa révolte dès le début de *L'hiver de force*. Ils ont 29 et 28 ans, sont frère et sœur, et forment un couple symbiotique, voire incestueux. Tous deux ont fait l'École des beaux-arts et ont connu le succès en 1966 lors d'une exposition qui leur a valu une bourse

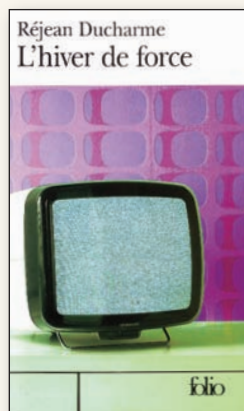


du Conseil des Arts avec laquelle ils sont allés au Mexique¹. Depuis, ils vivent de petits contrats de traduction et de correction d'épreuves, regardent la télé et débâtèrent contre tout et tous. Un beau matin, ils décident de faire le vide : « Faisons qu'y ait plus rien ; quand y aura plus rien on pourra plus dire du mal de rien », de

proposer Nicole ; André enregistrera de sa « belle écriture » leurs faits et gestes.

Errance

Le couple s'engage sur la voie de l'anéantissement jusqu'à « ne rien trouver de plus beau que rien du tout ». Délaissant les quelques contrats qui leur étaient encore confiés à l'occasion, André et Nicole ►



L'hiver de force, Folio, 2009.

regardent et commentent les films à la télé, dorment une partie de la journée, mémorisent *La flore laurentienne* du frère Marie-Victorin, leur livre de chevet, écoutent des disques avant de les détruire, se nourrissent de soupe en sachet et de hot-dogs, se soulent et se refusent à faire le ménage, au point que le propriétaire – qu'ils fuient pour ne pas payer le loyer – doit faire venir un exterminateur pour éliminer les blattes. Quand ils auront fini de vendre leurs maigres possessions et qu'ils auront été expulsés de leur appartement, avenue de l'Esplanade, ils erreront de chez Lainou, une vieille amie, « mal-baisée », peintre expressionniste originaire comme eux de Maskinongé, à la demeure de Petit Pois, l'actrice aux yeux violets vers qui ils accourent au moindre signe, tant ils attendent d'elle qu'elle comble leur besoin d'amour. Lainou et Petit Pois, surnommée aussi la Toune, de son vrai nom Catherine Marchand, sont leurs seules fréquentations.

Cul-de-sac

En somme, *L'hiver de force* raconte l'histoire abracadabrante d'une auto-exclusion sociale, jusqu'à l'anéantissement de soi. Cette volonté acharnée d'André et Nicole de se faire seuls, de ne rien demander à quiconque, et surtout cette peur des blessures d'amour-propre aboutissent à un cul-de-sac, car à la disparition des biens matériels succède celle des êtres, de La Toune notamment, qui s'en va en leur laissant une lettre d'adieu. Et le narrateur d'entrevoir que « demain, 21 juin 1971, l'hiver va commencer, une dernière fois, une fois pour toutes, l'hiver de force (comme la camisole), la saison où on reste enfermé ». La quête achevée, André et Nicole sont devenus des morts-vivants, pris à leur propre piège.

Autodérision et critique sociale

Comment interpréter cette réclusion volontaire autrement que par l'incapacité d'entrer dans le moule, de participer à la *comédie* sociale ? À moins d'y voir, comme certains, la métaphore d'un peuple qui revendique sa liberté, car, édité en 1973, *L'hiver de force* nous ramène à la période de la montée du nationalisme québécois et du débat linguistique, de l'accession du joual dans la création artistique avec *Les belles-sœurs*, de la contre-culture, des manifestations syndicalistes et féministes, bref au cœur d'un bouillonnement social sans précédent au Québec. Sur le plan international, la guerre du Vietnam bat son

Les écrivains des syndicats sont des professionnels ; huit heures par jour cinq jours par semaine ; ils connaissent leur orthographe : ils ne font que des fautes de bon sens. J'en frappe une monumentale : *le tandem Pelletier-Trudeau-Marchand*. Pourquoi pas le quintette ? Pas de raisons de se priver ! Fuck ! Nicole n'a jamais tant ri depuis la fois qu'elle est tombée sur *son premier baptême de l'air*. On n'ose pas communiquer notre perle au malotru qui corrige en face de nous *Parlons Sports*. On a trop peur qu'il ne saisisse pas l'astuce. On louche sur ses épreuves de temps en temps pour jouir de combien qu'il les cochonne. Un enfant nonchalant verrait à vol d'oiseau les fautes qu'il laisse passer avec ardeur et application. Les sports et les potins artistiques sont rédigés par une bande d'épais et corrigés par une bande d'ignorants, ce qui fait que les lecteurs deviennent une bande de crétins. C'est bien connu ! C'est répugnant !

p. 62

– T'en souviens-tu, chère, y vait une fille au Cortijo qui se déboutonnait devant tout le monde pour donner le sein à son bébé...

– Oui, ça t'écœurerait, tu la traitais d'exhibitionniste... Moi je trouvais ça touchant...

Roger se lève, se porte vers Nicole, embrasse cérémonieusement ses joues : elles s'allument chacune leur tour.

p. 124-125

Ce dernier paragraphe est très pédant et, qui pis est, n'a rien à voir ou presque avec ce qui a vraiment eu lieu. On était en train de déchirer nos fascicules d'Alpha, si tendrement acquis, lus, conservés, reliés. Nicole était au bord des larmes :

– Là, ça y est, il nous reste plus rien... J'ai répondu, à tout hasard, pour la rassurer :

– Voyons voyons, il nous reste... ce qu'on va faire. – Qu'est-ce qui va rester après *ce qu'on va faire*... ?

– Si on le jette encore, si on s'accroche pas, si on s'en souvient même plus, il va encore rester rien. C'est-à-dire qu'il va rester encore *toute la place*, c'est-à-dire notre pleine liberté... Mais il nous reste encore notre *Flore laurentienne*, ses 642 genres et 1 568 espèces.

p. 177

Céline Bonnier et Alexis Martin
dans *L'hiver de force*,
adaptation et m.e.s. de Lorraine Pintal,
TNM, saison 2001-2002.

Photo : ©Yves Renaud



plein. Les cibles ne manquent pas à l'observateur André Ferron, d'autant plus perspicace qu'il se tient en dehors de la mêlée.

À la fois autodérision – André est bien conscient de la faiblesse de son projet d'autodétermination quand, par exemple, il se précipite avec Nicole chez La Toune pour s'abreuver des rares gouttes de reconnaissance et d'amour qu'elle sait distiller – et procès d'une société qui ne s'appartient pas. En effet, l'espace romanesque atteste à profusion de la prédominance de l'anglais dans l'affichage public urbain (Le Honey Dew, L'United Cigare Store, etc.) et la narration, d'une langue populaire émaillée d'anglicismes de tous ordres.

La tentation est grande de voir aussi chez ces personnages la transposition hyperbolique d'un Réjean Ducharme fuyant le battage médiatique tout en s'en moquant. Le ton humoristique nous y autoriserait, n'était-ce la multiplication de sens que suscitent les transgressions langagières qui font la substance de l'œuvre.

Fonction ludique et satirique

Incontestablement la fonction ludique du langage agit comme agent provocateur dirigé contre la société et ses codes, quand ce n'est pas simplement pétillamment de l'esprit, comme dans : « méat coule pas, c'est écrit dans l'Évangile », « LAY ZOMM SADAPP », « leurs ouiquennes », « sacré petit titan plein de petits tics, va ! » Jeux basés sur les procédés d'homophonie, d'écriture au son ou de répétition de sonorités auxquels s'ajoutent une multitude de calembours et de néologismes évocateurs au service de la satire tels « le cul de foudre », les « histoires hérotiques de détective », le « désassujettissement des troudkus », « le texticule de Claude Jasmin », le « *Manifeste global des automartyrs* » et « des étudiants[...] qui viennent sous nos nez apprendre à nous polytechniaiser, scien-

cessocialiéner, hautesétuliser et marketyriser dans la langue des hot-dogs et des milk-shakes ». Et vlan ! dans la relève des décideurs de demain !

L'empreinte de Ducharme

À plus de trois décennies de distance², ce qui frappe encore dans *L'hiver de force*, c'est la folie langagière issue de l'accumulation de jeux de mots au caractère irrévérencieux. Une explosion à la mesure de la tragédie existentielle des personnages qui refusent la compromission qu'exigent la société de consommation et le monde des apparences. Le style ducharmien, hardi et fantaisiste, continue d'exercer un attrait sur le lecteur d'aujourd'hui, bien que celui-ci puisse rester perplexe quant au sens de l'œuvre, qui résiste à une quelconque tentative d'explication définitive. **NE**

1. Le prix du Gouverneur général a été attribué à Ducharme cette même année pour *L'avalée des avalés*. Dans *L'hiver de force*, l'amie peintre Lainou « triomphe du concours international de Québec ». Le narrateur s'en moque, répétant les propos qu'elle aurait tenus des années durant : « Leur gloire je l'ai de travers dans le cul ; ma gloire c'est quand ils vont être d'accord pour dire que mon œuvre vaut pas de la marde ». *L'hiver de force* vaudra à son auteur le prix Canada-Belgique en 1973.

2. Fait à souligner, en 2001, Lorraine Pintal adapte ce roman pour le théâtre et en assure la mise en scène au TNM. La pièce a été reprise en 2002 à l'Odéon à Paris. Gallimard a publié la pièce dans sa collection « Le Manteau d'Arlequin – Théâtre français du monde entier », en 2002.



*Pierrette Boivin a enseigné la linguistique et la littérature pendant plus de trente ans. Elle collabore à *Nuit blanche* depuis l'an 2000.